

TOKYO LA MÉGALOPOLE AUX QUARTIERS-VILLAGES

La plus grande conurbation du monde alterne les univers : anonyme et fébrile de la grande ville ou paisible du petit quartier où le piéton est roi.

De la plate-forme au sommet de la gigantesque tour de communication (634 mètres) baptisée Tokyo Sky Tree, la capitale japonaise s'étend telle une nébuleuse urbaine sans fin. Hérissee de gratte-ciel, elle s'étale aussi horizontalement. Au pied même de la tour, achevée en 2012 dans le quartier d'Oshiage, dans l'est de la capitale, on aperçoit les toits des petites maisons individuelles, les rues étroites et les venelles de Kyojima, un des rares microcosmes du Tokyo d'avant-guerre qui échappa aux bombes incendiaires américaines en mars 1945.

Survivance d'un passé révolu ? Pas vraiment, car on trouve ces quartiers-villages un peu partout dans Tokyo : nichés entre les bâtiments de grande hauteur, leurs lacis de petites rues rétives à la circulation automobile sont bordés de maisonnettes individuelles ou de petits immeubles. Ce ne sont pas des quartiers résidentiels pour les plus fortunés mais des quartiers populaires.

A priori décourageante pour la flânerie par son gigantisme (s'étendant en un arc de cercle sur cinquante kilomètres de rayon autour de sa baie) et par sa surpopulation (30 millions d'habitants dans le cas du « Grand Tokyo », c'est-à-dire les 23 arrondissements de la capitale proprement dite et les agglomérations voisines, qui forment la plus énorme conurbation du monde), la mégalopole tokyoïte se caractérise par un va-et-vient constant entre l'univers anonyme et fébrile d'une grande ville et celui paisible du quartier-village où le vélo et le piéton sont rois.

Bulles immobilières
Il reste peu de chose d'Edo (ancien nom de Tokyo), siège autrefois du pouvoir des shoguns Tokugawa – puissant clan de chefs de guerre qui du XVII^e siècle au milieu du XIX^e détenirent le pouvoir politique alors que l'empereur était confiné à Kyoto dans un rôle purement cérémonial. Edo, qui était dès le XVIII^e siècle une cité géante dépassant par sa population Londres, la plus grande ville de l'Occident à l'époque, allait devenir capitale et résidence de l'empereur en 1868 (restauration Meiji). Le grand séisme de 1923 puis les bombardements américains ont eu raison de la plupart des vestiges de la vieille ville. L'expansion écono-

mique et les bulles immobilières ont achevé la besogne. D'Edo et du Tokyo d'avant-guerre, il est demeuré une topographie embrouillée et une distinction floue, mais enracinée dans les esprits, entre « ville haute » (*yamanote*), celle de l'aristocratie guerrière, et « ville basse » (*shitamachi*) des marchands et des artisans – en gros la partie est du Tokyo actuel –, où subsistent beaucoup de ces quartiers-villages.

Patchwork de styles

Tentaculaire, Tokyo est loin d'être une entité homogène, écrasante : sa diversité en fait le charme. C'est une ville polycentrée : elle n'a pas un centre unique (le palais impérial et les quartiers adjacents où siège le pouvoir politique et économique) mais plusieurs, dont chacun a un caractère précis dans l'esprit des habitants. Diverse, Tokyo l'est aussi par une topographie rétive aux normes urbanistiques occidentales et par une subjectivité formelle qu'autorisent des dispositions administratives moins contraignantes : un patchwork de styles qui se côtoient ou s'affrontent dans un éclectisme cosmopolite.

Pour le meilleur et pour le pire, Tokyo est une ville en perpétuelle mutation. Comme Edo autrefois, la capitale se complait dans le contingent. Périssable comme toute construction humaine, elle se doit d'être transformable : elle esquivait ainsi le temps, effaçant les repères des générations précédentes pour faire place à ceux des suivantes, bien que soit apparu depuis une quinzaine d'années un plus grand sens de protection du patrimoine bâti. Ses reconstructions successives relèvent plus du pragmatisme que d'un geste urbanistique : point de grands axes de dégagement, de larges places, de perspectives. Le charme de la ville tient moins à la beauté figée des architectures – bien qu'elle soit parsemée d'œuvres d'architectes renommés à travers le monde – ou à un ordonnancement harmonieux qu'à ce mouvement perpétuel.

Tokyo tient du grand collage. Le paysage urbain agglomère, juxtapose, entasse, fusionne, phagocyte... Dissonance et subjectivité formelles, absence d'unité des styles, diversité de hauteurs des constructions, kaléidoscopes des publicités, pastiches architecturaux désopilants ou trouvailles inattendues lui confèrent une fluidité ludique sans doute unique... La rue est rarement

Philippe Pons
Le Monde, correspondant à Tokyo



Voir aussi Kyoto p. 42



un alignement de bâtiments formant un corridor, mais un patchwork infini de formes et de couleurs. En dépit de son gigantisme et, comme ailleurs dans le monde moderne, de quartiers sans âmes et des barres de béton des logements collectifs, Tokyo offre une foule d'espaces à la mesure humaine. Et on y découvre que l'attrait d'une ville tient autant à sa matérialité monumentale qu'à l'état d'esprit dont elle est le reflet. L'« indiscipline » urbanistique est compensée ici par la disposition à « vivre ensemble » des habitants, dont témoignent les quartiers-villages. Dès que l'on quitte les grandes artères, on tombe sur un lacis de ruelles, voire de venelles qui bifurquent ou se transforment en impasse. Les maisonnettes individuelles serrées les unes contre les autres

mais avec le plus souvent un espace mitoyen, comme les immeubles de quelques étages, sont rarement d'une grande facture architecturale. En raison de l'étroitesse des rues, la circulation y est réduite le plus souvent aux riverains ou aux livraisons dans les petites voies marchandes. Plantes en pot sur les trottoirs ou le long des façades, linge qui sèche, bruits du quotidien provenant d'une maison aux fenêtres ouvertes... le domaine du public et du privé empiètent l'un sur l'autre. Un tissu urbain lâche et une vie multiforme font des quartiers-villages un modèle d'urbanisme involontaire qui dénote une intelligence sensible du « vivre ensemble » qu'entame progressivement, sans en venir à bout, l'appétit des promoteurs. ■